

D22
R272
v.2
1820-26



FONDO EMETERIO
VALVERDE Y TELLEZ



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE TROISIÈME.

ÉTABLISSEMENS, COMMERCE ET CONQUÊTES DES ANGLAIS
DANS LES INDES ORIENTALES.

Le premier âge de toutes les contrées est couvert d'une obscurité profonde, ou rempli de fables. Un peuple n'occupe l'histoire qu'après qu'il a acquis plus ou moins de célébrité; et cette époque se fait toujours long-temps attendre, à moins que quelques circonstances extraordinaires n'aient avancé sa civilisation.

1.
Idée de l'an-
cien com-
merce des
Anglais.

A ne consulter qu'une spéculation vague, on serait porté à penser que les insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'emprisonne les habitans du continent; ils peuvent aller chercher au loin leur subsistance et s'éloigner des combats. Dans les îles, la guerre et les maux d'une société trop resserrée devraient amener plus vite la nécessité des lois et des conventions. On voit

2.

1

006600

cependant leurs mœurs et leur gouvernement formés plus tard et plus imparfaitement. C'est dans leur sein que sont nées cette foule d'institutions bizarres qui mettent des obstacles à la population. L'anthropophagie, la castration des mâles, l'infibulation des femelles, les mariages tardifs, la consécration de la virginité, l'estime du célibat, les châtimens exercés contre les filles qui se hâtaient d'être mère, les sacrifices humains, peut-être les jeûnes, les macérations, toutes les extravagances qui naîtraient dans les couvens, s'il y avait un monastère d'hommes et de femmes surabondant en moines et en religieuses, sans aucune possibilité d'émigration.

Lorsque les hommes eurent découvert le moyen de s'échapper de l'enceinte étroite où des causes physiques les avaient tenus renfermés pendant des siècles, ils portèrent leurs usages sur le continent, où ils se sont perpétués d'âge en âge, et où encore aujourd'hui ils mettent quelquefois à la torture les philosophes qui en cherchent la raison. La surabondance de la population dans les îles fut celle de la lenteur de la civilisation dans leurs habitans. Il fallut y remédier continuellement par des moyens violens. Le lieu où les membres d'une même famille sont contraints de s'exterminer les uns les autres est le séjour de l'extrême barbarie. C'est le commerce des peuples entre eux qui diminue leur férocité; c'est leur séparation qui la fait durer. Les insulaires

de nos jours n'ont pas entièrement perdu leur caractère primitif; et peut-être qu'un observateur attentif en trouverait quelques vestiges dans la Grande-Bretagne même.

Ses premières liaisons furent avec les Carthaginois et avec les Gaulois. Les navigateurs de ces nations lui portaient du sel, des vases de terre, quelques ouvrages de fer ou de cuivre, et en recevaient du plomb, de l'étain, des chiens de chasse ou de combat et des esclaves. L'utilité était la mesure des choses échangées. On donnait à ces peuples sauvages des choses auxquelles ils mettaient avec raison plus d'importance qu'à celles qu'ils offraient. Il ne faut accuser ni les uns d'ignorance, ni les autres de mauvaise foi. En quelque contrée de l'univers que vous alliez, vous y trouverez l'homme aussi fin que vous, et jamais il ne vous donnera que ce qu'il estime le moins pour ce qu'il estime le plus.

Lorsque les Romains abordèrent dans l'île, les provinces septentrionales en étaient totalement sauvages, et la chasse y était la seule ressource de leurs habitans. Ceux de l'intérieur s'occupaient uniquement du soin de leurs troupeaux. On ne voyait un commencement de culture qu'au midi, et encore le peu qu'il y en avait était-il dû à quelques aventuriers du continent voisin qui s'y étaient établis assez récemment.

Le conquérant distribua ses forces sur les frontières de la partie de l'île que ses armes avait as-

servie. Il n'y trouva que peu et de mauvaises subsistances. Pour s'en procurer de plus abondantes et de meilleures, il commença quelques défrichemens. Plusieurs de ses nouveaux sujets se virent obligés de partager ses sueurs, et furent formés à ses méthodes autant que la différence du sol et du climat le permettait. Cette innovation réussit au-delà peut-être de ce qu'on s'en était promis. Beaucoup de Bretons accoururent pour se procurer des jouissances qu'auparavant ils n'avaient pas connues. Bientôt se formèrent autour des camps des hameaux, dont quelques-uns, avec le temps, devinrent des villes florissantes. Les guérets et les pâturages s'étendirent; on abattit des forêts; le nombre des animaux destructeurs diminua; des communications s'ouvrirent. Il s'établit des forges de tous les côtés; des arbres fruitiers arrivèrent des lieux où ils prospéraient le mieux; les bois de construction furent ménagés; des étoffes de laines remplacèrent les peaux dans le vêtement. En plusieurs genres les ouvriers firent d'assez grands progrès pour que l'empereur Constance les associât à des travaux publics qu'il avait entrepris dans les Gaules.

Ce commencement de bien disparut aussitôt que les Romains eurent quitté la Grande-Bretagne pour aller couvrir leurs frontières menacées par d'innombrables hordes de barbares. Ceux des insulaires qui s'étaient soumis à ces maîtres du monde avaient perdu la férocité naturelle aux

sauvages, sans avoir acquis la véritable valeur, qui n'appartient qu'aux sociétés perfectionnées: aussi se trouvèrent-ils hors d'état de résister aux Pictes et au refoulement de ceux de leurs compatriotes qui, pour éviter le joug, s'étaient retirés dans les parties les plus septentrionales de l'île. Le mur élevé par Sévère d'une mer à l'autre pour arrêter les invasions ne leur servit de rien. Des rapines, des ravages, des atrocités qui se renouvelaient sans cesse, replongèrent le pays dans le néant d'où il était un peu sorti.

Ce qui pouvait avoir échappé à tant de fureurs devint bientôt la proie des Saxons, des Normands, des Danois. C'étaient des pirates qui, se trouvant trop serrés ou trop misérables sur les bords stériles et glacés de la Baltique, se précipitaient en foule sur des bâtimens dont leurs immenses forêts leur fournissaient les matériaux. Sur ces radeaux grossièrement construits, mais qui allaient à la rame et à la voile, ils côtoyaient les terres; ils débarquaient partout où on ne leur opposait point de résistance; ils emportaient ce qui avait tenté leur cupidité; ils rentraient dans leur sauvage patrie pour partager ou mettre à couvert le fruit de leurs brigandages. Plusieurs contrées maritimes eurent à gémir de cet horrible fléau, l'un des plus destructeurs dont les annales du monde aient perpétué le souvenir, mais, à raison de sa position, la Grande-Bretagne plus qu'aucune des autres. Chaque année, souvent plu-

sieurs fois l'année, elle voyait ses moissons détruites, ses maisons brûlées, ses temples pillés, ses femmes violées, ses habitans massacrés, mis à la torture ou emmenés en esclavage.

Lorsque le pays fut détruit au point de ne plus offrir de butin à ces barbares, ils s'emparèrent du pays même, se le partagèrent, et en réduisirent les habitans à la servitude. Comme la chasse devint la passion dominante des usurpateurs, la plupart d'entre eux réservèrent pour des parcs ou pour des garennes la partie de leur domaine qui était contiguë à leurs châteaux. Venaient ensuite les terres qu'ils retenaient dans leurs mains, et qu'ils faisaient cultiver pour leur propre compte. L'exploitation des propriétés plus éloignées était confiée à ceux de leurs serfs qui avaient montré plus d'activité ou plus d'intelligence. On leur faisait un bail plus ou moins long. C'était avec des denrées, c'était avec des corvées, c'était quelquefois avec un peu d'argent qu'ils payaient leurs maîtres.

D'immenses espaces restaient cependant en friche. Quelques hommes pieux, qui avaient de l'éloignement pour la vie commune, jugèrent les déserts favorables au recueillement qu'ils désiraient, s'y retirèrent et les fécondèrent par leurs sueurs. Ces premiers solitaires eurent des imitateurs. Bientôt le fruit de leurs communs travaux fut assez remarquable pour fixer l'attention publique. Par des préjugés de religion, alors très-

répandus, ou même pour l'intérêt national, les grands se détachèrent d'une partie de leurs trop vastes possessions pour accélérer ces prospérités naissantes. Avec le temps les monastères, défendus par quelques ouvrages, ou protégés par la superstition, servirent d'asile aux habitans de leur voisinage, qui, dans ces siècles d'anarchie, se voyaient menacés de quelques dangers. Beaucoup de ces réfugiés s'y fixaient, sans que les seigneurs osassent réclamer leurs esclaves, tant le clergé était devenu puissant.

Les productions s'étaient multipliées, et le commerce n'avait pas sensiblement augmenté. On voyait si peu d'échanges entre les naturels mêmes, qu'il fallait des témoins pour la moindre vente. Les communications avec l'étranger étaient encore plus rares, quoiqu'on élevât à la dignité de baron ou de comte ceux des marchands qui avaient fait trois voyages dans le continent. A cette époque, chaque famille fabriquait elle-même tout ce qu'exigeaient ses besoins extrêmement bornés, et il n'y avait que peu de nobles, que peu d'ecclésiastiques en état de payer le vin, les épiceries, le linge qu'il fallait tirer d'au-delà des mers.

On pouvait penser que les Normands, conduits en Angleterre par leur duc Guillaume, introduiraient des innovations heureuses dans le pays que leurs armes venaient d'asservir. Ils arrivaient d'une région où les principes du gouvernement

étaient moins ignorés, et où les connaissances utiles avaient fait plus de progrès. L'événement ne répondit pas aux espérances. Le nouveau souverain gouverna toujours avec un sceptre de fer. Il aggrava tous les tributs. Les meilleures terres du royaume devinrent son domaine particulier. Sous de vains prétextes, les propriétés des anciens habitans étaient confisquées en faveur des compagnons de ses victoires. Le moindre défrichement dans les forêts était puni du dernier supplice. Sa passion et celle de ses courtisans pour la chasse avait fait multiplier les bêtes fauves au point que la moitié des récoltes devenait leur proie. Il dépouilla le pays du peu d'argent qui s'y trouvait pour en enrichir les états qu'il avait reçus de ses pères. Cette tyrannie ne finit pas avec lui ; elle se perpétua dans sa famille.

A peine les vainqueurs et les vaincus commençaient à se regarder comme un même peuple, que les forces de la nation entière furent employées à soutenir les prétentions de ses souverains à la couronne de France. Dans ces folles guerres, elle déploya des talens et des vertus militaires ; mais, après de grands efforts et de grands succès, elle fut repoussée dans ses foyers, où des dissensions domestiques la replongèrent dans de nouvelles calamités.

Ce furent les prétentions des maisons d'Yorck et de Lancastre au trône qui allumèrent l'incendie. Nulle part peut-être on n'en avait jamais

vu d'aussi violent. Ses ravages durèrent un demi-siècle, et embrasèrent l'empire entier sans interruption. Comme les droits des deux factions étaient mal éclaircis, chacun prenait le parti que ses préjugés, que ses inclinations, que ses intérêts lui dictaient. Difficilement aurait-on trouvé un citoyen qui n'eût été plus ou moins souvent acteur dans ces mémorables démêlés. Les voisins, les frères, les amis, rangés sous les drapeaux de la rose rouge ou de la rose blanche, recevaient la mort de ce qu'ils avaient de plus cher, ou la lui donnaient. On ne se passionnait pas seulement pour la cause que la raison ou le hasard avaient fait adopter, l'enthousiasme allait jusqu'à l'adoration pour des chefs dont les troubles civils avaient formé ou développé le génie militaire.

Des guerres conduites dans cet esprit devaient coûter des torrens de sang. Les combats étaient comme journaliers. Ils duraient communément du matin au soir, et recommençaient quelquefois le lendemain. Quelque pressé qu'on fût, jamais on ne reculait. La file exterminée était à l'instant remplacée par celle qui la suivait. Comme l'acharnement était égal des deux côtés, la victoire ne restait guère qu'à celui qui se lassait le dernier. Rarement demandait-on quartier, et plus rarement encore était-il accordé. La plupart de ceux qui n'avaient pas été massacrés sur le champ de bataille périssaient par le glaive du bourreau. L'état avait perdu la moitié de sa population.